



Les mots de **Nathalie Sarraute** au théâtre
Prospero Page F 4



Jovette Marchessault et
Idle No More revus et relus
par Louis Hamelin Page F 4

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 JANVIER 2013

POLARS D'ICI

Le polar québécois a-t-il, finalement, le vent dans les voiles?

Traduits dans toutes les langues ou presque, les polars sont les livres les plus lus à travers le monde. Le polar d'ici pourra-t-il trouver un jour sa place sur cet énorme marché? Petite enquête, sous forme de comptes rendus multiples...

MICHEL BÉLAIR

Le polar a la cote. Quand on voit les tirages que commandent Henning Mankell, Donna Leon, Michael Connelly ou encore Fred Vargas, quand on tombe dans un R. J. Ellory et qu'on réussit à continuer à vivre en parallèle dans le vrai monde... on se rend compte de l'impact majeur du genre sur ses lecteurs. Et, bien sûr, sur toute l'industrie du livre. Le polar vend. Beaucoup. Partout. Ici aussi, bien sûr.

Des surprises en série

Par le biais de la traduction, le polar parle tout autant l'islandais, le suédois ou l'italien que l'anglais ou le français. C'est d'ailleurs ce qui explique probablement qu'on ait mis si longtemps au Québec à s'approprier le genre, puisque tout ici s'inscrit dans ce combat d'affirmation de la langue; il faut croire que d'autres champs s'imposaient bien avant que l'on se mette à investir le polar.

Rappelons que tout a commencé ici dès la fin de la Seconde Guerre mondiale avec l'agent IXE-13. Peu de gens savent que «*les aventures de l'as des espions canadiens*» s'échelonnent sur près de 1000 petits fascicules de 32 pages écrits entre 1947 et 1966 par Pierre Saurel, le pseudonyme du père Ovide des *Belles histoires des pays d'en haut*. Pierre Daignault, de son vrai nom, a aussi pondu des centaines d'épisodes des *Aventures policières d'Albert Brien, détective national des Canadiens français*. Mais nous sommes déjà bien loin de tout cela. Aujourd'hui, l'incontournable Jean-Jacques Pelletier et ses thrillers apocalyptiques occupent de plus en plus de place dans les rayons des librairies, aux côtés de Chrystine Brouillette, de François Barcelo et de Patrick Sénécal — celui-là même que plusieurs décrivent comme le Stephen King d'ici... Le polar québécois, ce sont eux, d'abord.

Mais d'autres voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses depuis quelques années, nouvelles, audacieuses. On pense d'abord et sur-

tout à Benoît Bouthillette et à son remarquable *La trace de l'es-cargot* (JCL, 2005), qui amorçait la série des enquêtes de l'inspecteur Benjamin Sioui, grand amateur d'art des éditions Goélette, 2010). Michaud met en scène un inspecteur du SPVM, Victor Lessard, dans une histoire aux rebondissements étonnants. Lui aussi sait écrire de façon parfois flamboyante, mais sa grande force réside dans les vrais personnages qu'il fait vivre devant nous. On sera troublé par ce récit qui remonte jusqu'aux expériences menées à McGill pour le compte de la CIA et touché par le personnage de Lessard. Mais on n'oublie surtout pas sa collègue, Jacinthe Taillon, un étonnant mélange de Berrurier («*l'Enflure*» fameuse de San Antonio) et du tristement célèbre Matricule 728, qui carburerait au gaz hilarant tout autant qu'aux beignes Tim Horton...

Autre belle surprise: *La vie comme avec toi* (Libre Expression) de Geneviève Lefebvre. On vous avait ici même parlé du premier roman de la série mettant en vedette le scénariste Antoine Gravel, *Je compte les morts* (Libre Expression). Ici aussi les personnages sont solides et le récit, planté cette fois

Du vrai monde

Une révélation pour commencer: Martin Michaud, dont le gros roman *Je me souviens* (éditions Goélette) vient confirmer le talent que l'on sentait déjà dans son premier livre, *Il ne faut pas parler dans l'ascenseur* (éditions Goélette, 2010). Michaud met en scène un inspecteur du SPVM, Victor Lessard, dans une histoire aux rebondissements étonnants. Lui aussi sait écrire de façon parfois flamboyante, mais sa grande force réside dans les vrais personnages qu'il fait vivre devant nous. On sera troublé par ce récit qui remonte jusqu'aux expériences menées à McGill pour le compte de la CIA et touché par le personnage de Lessard. Mais on n'oublie surtout pas sa collègue, Jacinthe Taillon, un étonnant mélange de Berrurier («*l'Enflure*» fameuse de San Antonio) et du tristement célèbre Matricule 728, qui carburerait au gaz hilarant tout autant qu'aux beignes Tim Horton...

Après *Les portes tournantes* (Boréal), si brillamment porté à l'écran par Francis Mankiewicz, après six romans jeunesse aussi et une foule de séries télé, voilà qu'il nous offre coup sur coup deux polars mettant en vedette l'inspecteur du SPVM Jérôme Marceau, surnommé «*aileron*». *Cinq secondes* et *Une mort honorable* (tous deux chez Libre Expression) sont des histoires rythmées et fort bien construites abordant des questions qui sauront vous toucher... même si son Marceau ne m'a toujours pas convaincu. Sophie Bérubé propose, elle, avec *La sorcière du palais* (éditions Goélette), une intrigue sise dans le monde des motards et des mafieux. Son enquêteur, Mathieu Langlois de l'escouade des disparus du SPVM, cherche à retrouver l'avocate de la défense Julie De Grandpré, qui s'est éclipse sans laisser de traces. Ici aussi les personnages sont crédibles, l'intrigue prenante et l'écriture intéressante malgré quelques clichés à la «*sauce profilage*».

sur le chalet d'îles situées entre le continent et l'île de Vancouver, fort bien mené. Il y est question d'un meurtre, bien sûr, et du petit milieu fermé dans lequel tout cela s'inscrit, mais aussi du rapport entre un père et son fils qu'il ne connaît pas. En filigrane, l'auteur trace un portrait déchirant des relations que les *Canadiens* entretiennent, eux aussi, avec les populations autochtones.

Dans un tout autre registre, Mario Bolduc revient avec la troisième aventure de son héros Max O'Brien, sorte d'Arsène Lupin qui aurait lu Ian Fleming et serait abonné à *Courrier international*. *La nuit des albinos* (Libre Expression) se déroule en Tanzanie et, parallèlement, au Texas, où l'on assiste à la disparition de l'ex-bourreau du pénitencier de Huntsville; les deux trames vont se réunir contre toute attente dans un chalet près de Prince Rupert, en Colombie-Britannique. L'intrigue est par moments hallucinante et à d'autres occasions un peu tirée par les cheveux, mais Bolduc est fort habile et sait manier avec grand art son imposante documentation sur le trafic des albinos en Afrique et, accessoirement, sur la politique intérieure de la région.

Signalons aussi une nouvelle recrue de taille en la personne de Jacques Savoie. Après *Les portes tournantes* (Boréal), si brillamment porté à l'écran par Francis Mankiewicz, après six romans jeunesse aussi et une foule de séries télé, voilà qu'il nous offre coup sur coup deux polars mettant en vedette l'inspecteur du SPVM Jérôme Marceau, surnommé «*aileron*». *Cinq secondes* et *Une mort honorable* (tous deux chez Libre Expression) sont des histoires rythmées et fort bien construites abordant des questions qui sauront vous toucher... même si son Marceau ne m'a toujours pas convaincu.

Sophie Bérubé propose, elle, avec *La sorcière du palais* (éditions Goélette), une intrigue sise dans le monde des motards et des mafieux. Son enquêteur, Mathieu Langlois de l'escouade des disparus du SPVM, cherche à retrouver l'avocate de la défense Julie De Grandpré, qui s'est éclipse sans laisser de traces. Ici aussi les personnages sont crédibles, l'intrigue prenante et l'écriture intéressante malgré quelques clichés à la «*sauce profilage*».

VOIR PAGE F 2 : POLAR QUÉBÉCOIS

Mauvais genre?

De Poe au polar, coup d'œil sur ces romans qui font lumière de la part noire de l'âme

CATHERINE LALONDE

Le roman policier ne date pas d'hier. C'est à Edgar Allan Poe qu'on attribue généralement la toujours incertaine paternité du polar. Sa trilogie du chevalier Dupin — *Double assassinat dans la rue Morgue*, *Le mystère de Marie Rogêt* et *La lettre volée* — parue entre 1841 et 1844, que Charles Baudelaire s'empressera de traduire en France, serait l'ADN du genre. Plus tard, dans l'Hexagone, Émile Gaboriau fait naître son policier détective, Monsieur Lecoq, dans *L'affaire Lerouge* (1866). Puis, de l'Angleterre, la série des Sherlock Holmes, héros qui prend chair d'encre en 1886 sous la plume de sir Arthur Conan Doyle, donne l'élan définitif. Premières investigations, contes de traque, narrés par le discours de l'enquêteur-chasseur triomphant de méthode, marquent ces premiers romans policiers.

Le mot «*polar*», nourri d'argot, fait son entrée dans le langage beaucoup, beaucoup plus tard, en 1970. Réduction, bien sûr, de «*roman policier*», terme qui apparaît après son équivalent anglo *detective novel*, en 1908.

Depuis, les romans noirs mettent en lumière les raisons des crimes, les thrillers donnent la vedette aux vilains et les romans policiers démontent leurs arrestations. «*On a longtemps aimé dire que les littératures de genre étaient méprisées et victimes de condescendance*, explique en entrevue Samuel Archibald, qui enseigne le roman policier depuis des années à l'UQAM. *C'est vrai pour le roman Harlequin, par exemple, mais le polar n'a jamais été historiquement si honteux. Quand Conan Doyle commence à publier ses Holmes, toutes les couches de la société les lisent. Sans nécessairement dire que c'est un chef-d'œuvre, c'est un hobby avoué, pas mal vu. Le policier, en littérature de genre, s'anoblit assez vite.*»

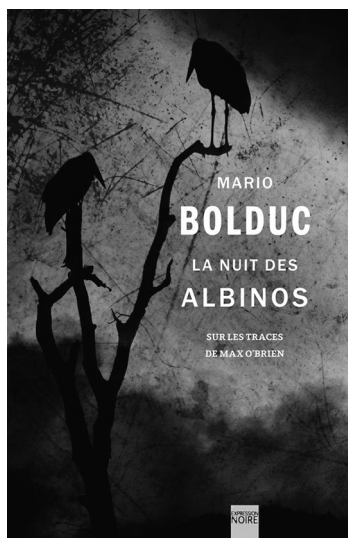
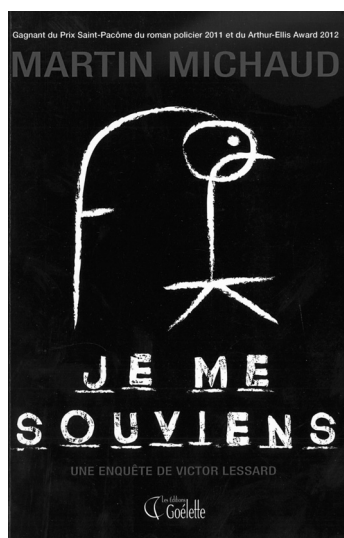
Pourtant, le polar semble avoir du mal encore à entrer officiellement dans la grande littérature. L'auteur lyonnais DOA s'indignait en entrevue du fait qu'on ne trouve pratiquement jamais de romans noirs en lice pour les prix littéraires. Peut-on nommer un polar, pur, dur et bien noir, qui se soit retrouvé à concourir pour le Gouverneur général, le Prix des collégiens ou, chez les cousins, le Goncourt ou le Femina? Snobisme? De grands auteurs déclarent pourtant depuis longtemps se plaire au polar. Pour Jorge Luis Borges, le genre est «*l'incarnation d'une littérature où rien n'est innocent*», rappelle Samuel Archibald, *où tout est organisé en fonction d'un sens final, ce qui, au XIX^e siècle, pouvait choquer les écrivains d'avant-garde, mais qui est la définition de la littérature en général au XX^e siècle.*»

VOIR PAGE F 2 : GENRE?

LIVRES

GENRE?

SUITE DE LA PAGE F 1



« Dans son origine de roman codé, presque de mots croisés, le polar est un jeu d'abord et avant tout intellectuel, où on s'amuse à devancer Miss Marple, à battre Hercule Poirot »

POLAR QUÉBÉCOIS

SUITE DE LA PAGE F 1

On a déjà parlé de Jean Lemieux au moment de la publication de *Le mort du chemin des Arsène* (La Courte Echelle); le sergent André Surprenant de la SQ a depuis quitté les îles de la Madeleine pour la région de Québec, et c'est lui qui mène l'enquête. *L'homme du jeudi* (La Courte Echelle) est une histoire triste d'enfant heurté par un chauffard et retrouvé dans la rivière Saint-Charles, mais c'est surtout une histoire racontée mollement, presque

sans relief, sans jus, on serait tenté de dire sans intérêt. Triste, oui. Un peu comme *Tordu* (Michel Brûlé) d'Alain Chaperon. Dans ce récit où l'on rencontre un tueur en série plutôt... tordu, merci, on sent constamment l'auteur tirer ses ficelles et ranger ses fiches devant nous en se plaçant dans la position du *deus ex machina* qui sait tout et qui vous lance en pâture des bribes d'intrigue. Détestable. J'avoue ne pas avoir pu en supporter plus de 150 pages...

Mais c'est l'exception, vous le voyez bien. Bien sûr, le polar québécois n'en est pas encore au niveau d'Ellory, de Nesbo ou d'Indridason — quoique, si Bouthillette ou Michaud s'y mettaient... —, mais on peut certainement désormais penser, oui, qu'un polar québécois partira un jour à l'assaut du monde. Enfin.

Collaborateur
Le Devoir

Les nouvelles voix

Benoît Bouthillette: *La trace de l'escargot* (JCL), *La mue du serpent de terre* (Bagnole).
Martin Michaud: *Je me souviens, Il ne faut pas parler dans l'ascenseur* (Goélette).
Geneviève Lefebvre: *La vie comme avec toi* et *Je compte les morts* (Libre Expression).
Mario Bolduc: *La nuit des albinos* (Libre Expression).
Jacques Savoie: *Cinq secondes, Une mort honorable* (Libre Expression).
Sophie Bérubé: *La sorcière du palais* (Goélette).
Jean Lemieux: *L'homme du jeudi, Le mort du chemin des Arsène* (La Courte Echelle).
Alain Chaperon: *Tordu* (Michel Brûlé).

Le Devoir

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Maïakovski en Québec

CHRISTIAN DESMEULES

Fils d'un Canadien français membre de la petite bourgeoisie de Québec et d'une Russe immigrée au début du siècle, Serge Régnier, jeune bibliothécaire au parlement, était fasciné par la Révolution bolchevique. Et il avait appris le russe, comme il se doit, « sur les genoux de sa mère ».

Il était surtout fasciné par la figure de Maïakovski, qui « incarnait à ses yeux l'élan qui avait secoué la société soviétique pendant plus d'une décennie », et ses poèmes sur la construction de la Russie communiste l'enflammaient assez pour qu'il se retrouve, en 1933, à vingt-cinq ans, au pays des Soviets.

Le héros communiste et homosexuel du *Testament de Maïakovski*, premier roman de Pierre-Louis Gagnon, deviendra très vite journaliste « officiel » à Moscou, téléguiné par des amis bien placés au sein du Komintern, et profitera aussi de son séjour en terre russe pour tenter de retrouver la trace de cousins perdus de vue depuis longtemps.

Il y fera aussi, roman historique oblige, la rencontre de certaines figures bien réelles: le poète et militant communiste français Louis Aragon et sa femme, Elsa Triolet, le cinéaste Sergei Eisenstein. Peu à peu, toutefois, la vraie nature du régime de Staline finira par lui apparaître, le poussant à fuir en catastrophe l'URSS avec son amant croate via Tachkent et l'Afghanistan.



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Le poète et militant communiste français Louis Aragon

Retour au Québec sans défaire ses bagages, ou presque, le temps de s'enflammer pour une autre cause lointaine et de reprendre un bateau vers l'Espagne, où la guerre civile fait rage. Et de travailler aux côtés de Norman Bethune.

Croisement en mode mineur entre le roman d'aventures et le roman historique, doté d'une curieuse fin en queue de poisson, *Le testament de Maïakovski* est aussi, en passant, un roman de la perte des illusions politiques et amoureuses.

Collaborateur
Le Devoir

LE TESTAMENT DE MAÏAKOVSKI
 Pierre-Louis Gagnon
 Lévesque éditeur
 Montréal, 2012, 264 pages

Aux jardins des déshérités

Michael Christie dresse un portrait étonnant des sans-abri de Vancouver

CAROLINE MONTPETIT

Il s'est glissé dans la peau d'un drogué, d'un mendiant, d'un malade psychiatrique, d'une femme pauvre, malade et esseulée, ou encore d'une administratrice de bonnes œuvres. Tout ça avec la souplesse d'un chat.

Dans son premier recueil de nouvelles, traduit en français chez Albin Michel, Michael Christie, un Vancouverois de 28 ans, s'est donné pour mission de peindre la réalité de certains quartiers sombres de sa ville avec, fait étonnant devant tant de misère, autant d'humour que de réalisme.

Sans faire dans les bonnes intentions creuses, l'ouvrage a en effet l'immense mérite de nous présenter des êtres humains avant tout. On s'amusera avec cette vieille dame cardiaque de son insistance à se faire assister par un secouriste dont elle est vaguement amoureuse. Il faut dire qu'il l'a complimenter sur sa chemise de nuit... On s'attendra aussi de ce grand-père qui retrouve son petit-fils sans-abri grâce à un documentaire sur une

soupe populaire, et qui le rejoint incognito dans les rues de la ville. On s'inclinera devant le talent de Christie lorsqu'il décrit l'état mental d'un paranoïaque interné ainsi que les liens surréels qui unissent les malades entre eux.

Si certaines nouvelles sont plus faibles, celle portant sur la relation d'un homme et de son chien par exemple, il faut reconnaître à l'auteur le mérite de donner des visages, des noms et des émotions à cette foule nomade, souvent souffrante, qui forme les itinérants potentiels de toutes les grandes villes du Canada. Une foule que l'on croise tous les jours sans oser l'aborder, sans lui demander de raconter son histoire, sa vie.

Pour Christie, la misère apparaît en toute simplicité, un sujet comme un autre qui porte sur des gens comme les autres, dont il ne détourne pas les yeux. Il la décrit, sans complaisance, avec ses charmes, souvent méconus, et ses faiblesses.

La nouvelle qui donne son titre au recueil met en scène un banquier, abandonné par sa femme et sa fille, qui déménage dans le cabanon de sa

des feuillets du siècle dernier. Le lecteur, qui aime reconnaître et connaître davantage ses héros, a pleuré récemment en lisant le dernier Wallander. Une autre spécificité associée aux best-sellers que cette écriture sérieuse, qui peut être mal vue. Une spécificité payante: Georges Simenon a écoulé de 600 à 700 millions de bouquins. Plus contemporains, les thrillers judiciaires de John Grisham sont demeurés sur la liste des meilleurs vendeurs américains de 1994 à 1998, ainsi qu'en 2000, en 2002 et en 2005. Et on ne peut oublier *Millénium*, trilogie raz-de-marée posthume de Stieg Larsson.

Implacable machine, donc. Commerciale. Et narrative: « Aujourd'hui, on arrive dans une tension entre le réalisme et la mécanique qui ne fonctionne pas nécessairement, poursuit Samuel Archibald. On essaie de faire fonctionner la mécanique du thriller et du mystère à résoudre tout en voulant rendre une épaisseur psychologique aux personnages, et ça semble souvent tiré par les cheveux. »

Un vieux style?

Quel avenir, alors? Amateur avoué, surtout des classiques, Samuel Archibald ose: « Esthétiquement, pour moi, le polar est un peu mort. Je vois du ressassement, comme c'est souvent le cas pour les genres qui partent d'une position sise dans l'underground, dans le "mauvais genre" et la marge, et qui deviennent grand public. On en vend à la pelle, maintenant. Le polar, c'est le roman de tout le monde. Quand je lis *Millénium* — et ce n'est pas mauvais —, en tant que vieux lecteur assidu, ce n'est rien que je n'ai jamais vu sur le plan des idées, des retournements, des révélations. J'ai lu ça un milliard de fois. Ces dernières années, le polar s'est métissé avec le roman historique, chez Dennis Lehane, James Ellroy ou Philip Kerr, une perspective qui permet de réécrire de façon classique — avec le détective privé, la femme fatale — sans que ça soit cliché. Le polar s'est aussi internationalisé, avec l'émergence des auteurs français, scandinaves, sud-américains, africains, qui lui donne maintenant la possibilité intéressante de faire découvrir une société et d'être exotique sur ses propres thèmes. » Une possibilité d'exotisme qui pourrait, peut-être, ouvrir les portes internationales au polar québécois?



vaste maison, le temps d'une petite dépression. Pour quelque temps, c'est un mendiant, croisé dans la rue, qui habitera sa demeure. Le temps qu'on réalise que même les plus aisés ne sont pas à l'abri de la déchéance.

Le Devoir

LE JARDIN DU MENDIANT
 Michael Christie
 Traduit de l'anglais
 par Nathalie Bru
 Albin Michel
 Paris, 2012, 318 pages

LITTÉRATURE

Rêver sa vie

Trois récits, presque des nouvelles, forment le passé de *L'historien de rien*

DANIELLE LAURIN

Pas de héros ou d'héroïne plus grands que nature, au destin exceptionnel. Pas de faits d'armes, d'exploits extraordinaires, ni de retombées tragiques insurmontables. Pas de plongée vertigineuse dans les coulisses de la grande histoire non plus. Simple, la vie qui bat, qui va comme elle peut. C'est ça qui est beau, dans *L'historien de rien*.

Raconter des histoires de petites gens ordinaires, sans en faire des petites gens ordinaires, justement. Sans appuyer là-dessus. Sans la moindre enflure. Montrer ce que chaque être a de singulier, tout en faisant en sorte qu'on puisse se dire : ça pourrait être ma grand-mère, mon père, ça pourrait être moi. C'est ce que parvient à réaliser l'auteur franco-ontarien Daniel Poliquin dans ce roman sensible, émouvant, fluide.

« Je l'imagine avançant d'un pas lesté dans la steppe canadienne, coiffée d'un petit chapeau fleuri et portant une valise d'osier. » C'est la première phrase du livre, c'est parti. Tout se déroulera au passé, en trois temps.

Cela donne trois récits, qui pourraient ressembler à de longues nouvelles et constituer des textes autonomes. Mais les trois ont en commun un même narrateur : on découvrira assez tôt qu'il est en fait le petit-fils de celle qui apparaît au début coiffée d'un petit chapeau fleuri et portant une valise d'osier...

Le temps file à vive allure dans la première partie, intitulée *La petite mère*. Fascinante histoire, la plus savoureuse des trois, celle qui donne sa couleur à l'entièreté du livre, qui plante les assises.

Nous voici dans un petit village de l'Alberta, à l'époque de la Première Guerre mondiale. Une jeune institutrice francophone de 26 ans décide de tout laisser derrière elle et de réaliser son rêve : aller s'établir en Europe. Ce qu'elle connaît des



MAGALI CHARRON

L'auteur franco-ontarien Daniel Poliquin

vieux pays se résume à ce que sa mère d'origine belge lui en a dit et à ce qu'elle a vu elle-même dans de vieux magazines.

La valse à trois temps

Elle est orpheline, seule au monde, elle a amassé suffisamment d'argent, elle est prête, elle se rend à la gare. Elle attend son train, elle attend... Elle attendra longtemps. De trains, il n'y en a plus qui s'arrêtent à cette gare. Heureusement, parce que là-bas, en Europe, le conflit s'envenime.

À quoi se résume un destin? S'il y avait eu un train dans cette gare, s'il n'y avait pas eu la guerre au loin, bref, si la jeune institutrice avait pu réaliser son rêve, elle aurait vécu une tout autre vie, n'est-ce pas?

De fil en aiguille, cette voyageuse immobile aura un fils. Un fils qui décevra ses attentes à elle, ira à l'encontre de sa vision des grandeurs. Non, il ne sera pas avocat ni juge, mais optera pour le travail manuel. Et après avoir combattu durant la Seconde Guerre, bombardé cette Europe que sa petite mère affectionnait tant, il s'établira à Ottawa où il fondera une famille. Ainsi va la vie : c'est là que le narrateur de l'histoire, Thomas Franceur, Tom pour les intimes, grandira... se mariera et aura des enfants à son tour.

Mais ne bousculons pas les événements, laissons le temps au temps. Laissons le narrateur vivre son adolescence, d'abord. Transportons-nous dans les années 1960, à Ottawa. C'est la deuxième partie de l'histoire.

Le tout se termine au présent... les yeux tournés vers l'avenir, l'avenir de tous les possibles, du rêve. Et l'on comprend que l'incertitude devant ce qui s'en vient constitue bel et bien une richesse, plutôt qu'une tare.

Tandis que le narrateur recolle les morceaux en apparence disparates de son histoire familiale et personnelle, ce sont les petits riens de la vie qu'on voit défiler. Tous ces petits riens qui, à rebours, donnent justement un sens à la vie. Malgré les rêves brisés.

Arrêt sur image, ici. Contrairement à la première partie, hypercondensée, qui s'étend sur trois générations, tout se passe ici essentiellement en une journée.

On a les rêves qu'on peut. Tom a 12 ans, et son rêve à lui, c'est de devenir un bum. Il trouve la vie plate, il n'y a rien à faire dans son patelin, il s'ennuie à mort dans les ruelles de la Côte-de-Sable, surtout l'été. Il flâne, avec deux gars du coin, dont l'un, justement, plus âgé, a tout du comportement qu'il envie.

Refaire

Une journée dans sa vie, Tom arrive presque à devenir le bum qu'il souhaite être. Ce qui lui donne l'impression de vivre « le premier vrai jour » de sa vie. Mais ça s'arrête là. La délinquance, décidément, n'est pas pour lui.

Cette partie du récit, toute simple, nous est racontée avec un petit sourire en coin. On le sent bien, ce jeune Tom pétri de contradictions. On se prend d'affection pour lui. Et on se demande quelle sorte d'homme il va devenir.

Justement : c'est le troisième volet de l'histoire, qui se situe de nos jours. Tom ne s'appelle plus Tom, mais Rocky. Il travaille dans une quincaillerie. Il a changé de nom, de profession, lui qui gagnait sa vie comme avocat. Divorcé, père de deux enfants qu'il ne voit plus, il a tourné le dos à l'homme qu'il était. L'homme qu'il était devenu pour faire plaisir aux autres. Autrement dit, à ses yeux, un raté.

Le tout se termine au présent... les yeux tournés vers l'avenir, l'avenir de tous les possibles, du rêve. Et l'on comprend que l'incertitude devant ce qui s'en vient constitue bel et bien une richesse, plutôt qu'une tare.

Tandis que le narrateur recolle les morceaux en apparence disparates de son histoire familiale et personnelle, ce sont les petits riens de la vie qu'on voit défiler. Tous ces petits riens qui, à rebours, donnent justement un sens à la vie. Malgré les rêves brisés.

L'HISTORIEN DE RIEN

Daniel Poliquin
Boréal
Montréal, 2012, 184 pages

LA VITRINE

Fous, folles



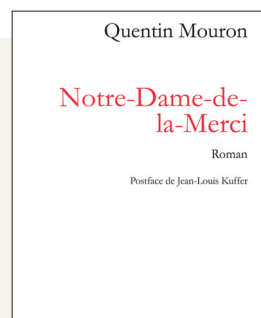
BANDE DESSINÉE

FOUS, FOLLES

Daniel Sylvestre
La Mèche
Montréal, 2012, 112 pages

L'auteur et illustrateur Daniel Sylvestre a eu dans sa vie la chance de croiser un nombre incalculable de fous et de folles, à la diversité troublante. Rencontres inspirantes, qui ont donné un recueil illustré mettant en scène toutes leurs lubies. Sans doute parce que lui-même est peut-être un peu joyeusement instable. Le prologue dit tout : « Tous mes fous sont véridiques. Dans mes Carnets libres [c'est le sous-titre de ce projet], je me suis imposé un défi : créer ma collection personnelle. » L'idée se concrétise en fragments où cette folie ordinaire, créatrice, destructrice, loufoque ou enfantine est exposée dans sa complexité, avec un croquis et un texte explicatif. Il y a le givré, tournant sur lui-même en pyjama sur un terrain glacé dans un parc, le ramasseur de « pousseux » buvant de la bière au volant alors qu'il va à un rendez-vous avec son avocat, l'obèse qui se jette nu dans une piscine pleine d'enfants et la jeune schizophrène. Ensemble, ils forment cette étonnante galerie de portraits d'une humanité qui, par sa folie et dans ce format de livre pour petite poche, se dévoile dans une incroyable complexité.

Fabien Deglise



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

NOTRE-DAME-DE-LA-MERCI

Quentin Mouron
Olivier Morattel éditeur
Suisse, 2012, 116 pages

On a glosé sur l'ouverture de la littérature québécoise sur l'ailleurs, concomitante à l'arrivée ici des écrivains migrants. Et on pense aux façons désormais de diffuser notre littérature partout dans le monde. Pendant ce temps, le petit village de Notre-Dame-de-la-Merci, dans Lanaudière, devient décor d'un « phénomène littéraire en Suisse », selon l'éditeur du deuxième roman de Quentin Mouron. L'auteur a habité quelques années au Québec, y pose sa tragédie d'un malheur amoureux annoncé, d'un éternel triangle. A la pointe, Odette, pathétique *pusheuse* veuve d'un Hells Angel : « Du temps de son mari, on n'osait pas volontiers, à Notre-Dame-de-la-Merci, dire haut ce qu'on pensait. On était pas franchement poli, mais on s'avait les injures, au cas où le mec sortirait un calibre. Seule, on s'en est permis davantage. On l'a insultée gratuitement. » Aux coins, Jean qu'elle aime, détestable, contre Daniel le déneigeur, amoureux transi. L'écriture est remarquable, ciselée ; l'atmosphère lourde sans être surchargée ; il y a la littérature. Si l'auteur ne peut résister à poser un peu, puis un peu trop, on le suivra. À vingt-trois ans à peine, son talent est prometteur. Et on s'amuse de ce Québec reflété, qui échappe au folklore même s'il est déformé au tournant de quelques phrases.

Catherine Lalonde

Littérature sous la loupe

GUYLAINE MASSOUTRE

À quoi un écrivain s'expose-t-il? Qu'en est-il de cette profession plurielle, des métiers du livre? Qu'en pensent ceux qui en vivent dans l'ombre? Trente-cinq écrivains, journalistes, professeurs, libraires ou éditeurs répondent à une enquête au long cours, sur leur parcours et leur passion. Car la littérature est un maelström à chaque saison. Mais voyons de l'intérieur : l'excès, presque saturation, n'y est pas houle confuse, mais richesse plurielle. Pour y plonger, *Aventures littéraires*, signé Lefrère et Pierrsens, propose un retour volumineux et collectif sur ce qui a fait vivre le XX^e siècle, les pratiques et les enjeux de la littérature, et ses agents.

Dans ces portraits entrepris depuis l'an 2000, on s'attache aux acteurs concrets du domaine : « *Autour de ces livres, pour eux ou à cause d'eux, tout un réseau se forme, où apparaissent des éditeurs, des libraires, des critiques, des collectionneurs, des marchands, des professeurs... Chacun contribue à sa façon à faire de l'histoire littéraire un concert de toutes les histoires dont vit la littérature.* »

Éclairer le champ

L'histoire littéraire n'est pas la littérature, mais un savoir ancillaire, sauf à devenir une vision sociologique ferme. Or, pour cerner de l'extérieur les points forts de la littérature,

non seulement il faut connaître à fond ses œuvres, mais l'aimer pour ce qu'elle est : un art, avec tout ce que cela signifie de tensions entre pratiques et théories.

Or la littérature est devenue industrie, activité de communication, secteur de l'économie. Les littéraires sont-ils une race en voie d'extinction? Avalés par la mondialisation? Dans leur enquête, nos interviewers bien armés font écho à ce qui entoure l'écriture, avant et après. Qu'ont-ils retenu? Un entre-deux journalistique et professoral, l'ordre alphabétique de l'encyclopédie. C'est dire que ce biographe parisien et ce professeur montréalais touchent un peu à tout et vous le livrent en vrac.

D'abord dans leur revue *Histoires littéraires*, ils ont investigué à la manière balzacienne, courant les arrières-scènes, tel caractère vedette, tel contexte bruyant, un panthéon de célébrités, vraies ou éphémères. Puis ils ont fabriqué ce compendium, un livre rattaché à l'ordre ancien, qui voulait que la ballade fasse un paysage littéraire qui serve de référence, au hasard des questions posées et des personnalités.

Nostalgie d'artisans

Et s'il fallait que le vivace et bel aujourd'hui prenne l'ampleur d'un livre, que la vitalité des personnes à l'œuvre prenne corps massif et dense, sur le mode familial



de l'entretien dirigé? Alors ce livre aurait dû s'intituler *Aventures culturelles en France*.

La littérature est-elle plus qu'une curiosité organisée, comme dit Assouline? Certains sont des témoins du passé, d'autres des entrepreneurs nés, des experts en manuscrits ou des éditeurs passionnés, tels Claude Durand et Joëlle Losfeld. Il y a des limiers, comme Jérôme Dupuis, qui a mis à mal la réputation de Kundera et du plagiaire PPDA.

La littérature, éclatée, se décline sous mille anecdotes, le reste relevant de l'érudition. Nul mieux que Crépu, de la *Revue des deux mondes*, pour deviser sur des objets de haute valeur. Aux avant-postes du savoir, Deguy, Racine, Ubersfeld et Serres dessinent un idéal de culture. Mais les Nadeau, Noguez, Pichois, Lebrun,

Rouart, Soupault se livrent sans unanimité. Et une brochette de journalistes achève de noyer la visée littéraire explosée.

Hors-texte

Dans ce panorama, peu de romanciers, peu de femmes. La vision culturelle, dilettante quoique reliée par le système complexe des liens, des réseaux, des groupes restreints, des plaisirs et des relations qui ne sont pas proprement littéraires, invite à se questionner : qu'est-ce qu'un bon livre, un bon éditeur, un bon sujet?

La réponse serait : une rencontre déterminante, un « principe de mobilité permanente, qui rend la pensée insaisissable » ; une subversion, « incarner la négativité dont cette société ne veut pas », selon Annie Le Brun. L'histoire littéraire consisterait à « faire connaître un monde que personne ne connaît parce qu'on ne le voit pas à la télé », dit Maurice Nadeau. Sur cet écran de papier, noirci de références au passé, l'hétérogène du hors-texte prend alors le dessus sur la construction impossible d'un modèle littéraire. Écrivains, à vos papiers!

Collaboratrice
Le Devoir

AVENTURES LITTÉRAIRES

Entretiens réunis
par Jean-Jacques Lefrère
et Michel Pierrsens
Bouché Chastel
Paris, 2012, 824 pages

Du 31 décembre 2012 au 6 janvier 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique !	Amélie Dubois/Éditeurs réunis	1/9
2	La dernière saison • Tome 3 Les enfants de Jeanne	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/8
3	Au bord de la rivière • Tome 4 Constant	Michel David/Hurtubise	4/8
4	L'histoire de Pi	Yann Martel/XYZ	5/11
5	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles	2/10
6	Princesse Yennenga	Réjean Tremblay/Homme	10/12
7	Les sœurs Beaudry • Tome 2 Les violons se sont tus	Micheline Dalpe/Goélette	9/2
8	Les délaissées	Denis Monette/Logiques	7/16
9	Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture	Patrick Senécal/Alire	6/7
10	La vie épiciée de Charlotte Lavigne • Tome 3 Cabernet...	Nathalie Roy/Libre Expression	-/1

▼ Romans étrangers

1	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	1/14
2	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	Ken Follet/Robert Laffont	2/11
3	La vérité sur l'affaire Harry Quebert	Joël Dicker/Fallos Âge d'homme	4/3
4	Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	6/2
5	Une place à prendre	J. K. Rowling/Grasset	3/15
6	La faille souterraine, et autres enquêtes	Hemming Mankell/Seuil	5/9
7	Le prisonnier du ciel	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont	9/8
8	Le 10 ^e anniversaire	James Patterson Maxine Paetro/Lattès	-/1
9	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès	7/7
10	Une seconde chance	Nicholas Sparks/Michel Lafon	10/11

▼ Essais québécois

1	Des femmes au printemps	Djerria Benhabib/VLB	4/8
2	Design?	Frédéric Metz/Flammarion Québec	2/13
3	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides	3/20
4	Lettres à un jeune politicien	Lucien Bouchard Pierre Cayouette/VLB	1/17
5	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Alain Stanké	-/1
6	De quoi le Québec a-t-il besoin en éducation?	J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal/Leméac	6/9
7	L'interculturalisme. Un point de vue québécois	Gérard Bouchard/Boréal	5/9
8	Santé. L'heure des choix	Claude Castonguay/Boréal	-/1
9	La mafia irlandaise de Montréal	D'Arcy O'Connor/La Presse	7/5
10	Privé de soins. Contre la régression tranquille en santé	Alain Vadebonceur/Lux	-/1

▼ Essais étrangers

1	Le livre du temps	Adam Hart-Davis/Broquet	1/8
2	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF	5/21
3	La fin de la croissance	Jeff Rubin/Hurtubise	2/10
4	Boudha rebelle. Sur la route de la liberté	Dzogchen Ponlop/Belfond	-/1
5	Reflets dans un œil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud	8/5
6	La cassure. L'état du monde 2013	Collectif/La Découverte	4/9
7	La réalité cachée	Brian Greene/Robert Laffont	9/2
8	Destruction massive. Géopolitique de la faim (Édition revue)	Jean Ziegler/Points	6/4
9	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	3/5
10	Le prix de l'inégalité	Joseph Eugene Stiglitz/Les Liens qui libèrent	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Les temps superposés: chronique d'un non-liseur de poésie *

L'intuition de feu Jovette Marchessault liait déjà la cause autochtone à la cause des femmes

* Comme un amical clin d'œil au regretté Jean-Pierre Isenhardt

LOUIS
HAMELIN

Une énigme pour commencer: Jovette Marchessault, l'écrivaine féministe décédée le 30 décembre, figure, en tant que Montagnaise-Cree (*sic*), dans une anthologie de littérature autochtone canadienne éditée par Thomas King et parue, en 1990, sous le prestigieux label McClelland & Stewart. Une incongruité, si on considère que Marchessault, un peu oubliée ces dernières années et qui vivait à quelques kilomètres de chez moi, est non seulement totalement absente de l'actuel discours sur les littératures des Premières Nations, mais aussi de la très inclusive anthologie assemblée par Maurizio Gatti il y a quelques années (*Littérature amérindienne du Québec*, Hurtubise). On pourrait donc être à la fois une Indienne canadienne et une non-Indienne québécoise? Ce pays dédoublé n'en finit plus de nous étonner...

Il se trouve que madame Marchessault, née dans le Montréal travailleur pauvre des années 30 avant d'aller grandir au bord de la Ouareau, avait l'amérindianité large et accueillante: «*Nous rencontrons la terre amérindienne: les pompeuses légions de fourmis noires, la danse des vieillards à New York, la rue de l'Organe à Mexico, l'Arche de Noé à San Francisco, les orgues de Saint-Hyacinthe, l'or noir du Texas, le Downtown fonctionnel de toutes les villes d'Amérique, la Mégapolis galopante, terminus de tous les immigrants.*» Dans *Le crachat solaire* (Leméac), premier tome de la trilogie romanesque autobiographique qui, selon toute évidence, fut la piste identitaire suivie par Thomas King — et qui, soit dit en passant, se lit comme si le voyage du *Volkswagen Blues* (Leméac) de Jacques Poulin était narré par la Bérénice de Réjean Ducharme —, je trouve, au milieu d'un joyeux *melting-pot* de soupe aux pois et d'encens, un grand-père indien suicidé, une grand-mère d'allure vaguement chamanique et deux amis fantasmés, l'un Potawatomi et l'autre Miami. Il y est question de «*tribus catholiques de la Pointe-aux-Trembles*».

Le second tome est traversé par la figure de sainte Kateri Tekakwita, mais Leonard Cohen lui a bien consacré tout un roman et personne n'a songé pour autant à le faire abénaqueroquois ou autre chose. L'amérindianité de Mar-



DARRYL DYCK LA PRESSE CANADIENNE

Le mouvement autochtone Idle No More prend de l'ampleur.

chessault est mythique, mystique et sublime, au fondement d'un matriarcat radical, elle monte de la Terre-mère en un chant tellurique.

Ajoutons que, dans le Québec des années 70, se découvrir féministe, sur le plan symbolique et comme posture d'auteure, allait sans doute plus de soi que de se revendiquer métisse. Mais qu'en serait-il aujourd'hui?

Métis aussi

Aujourd'hui, il y a gros à parier qu'une Jovette Marchessault, à supposer que ses origines autochtones aient été autre chose que le produit d'une fabulation littéraire pancontinentale et féconde, afficherait son métissage tel un étendard.

Cette petite enquête m'a donné envie de parler des femmes autochtones, comme Marie-Andrée Gill et Natacha Kanapé Fontaine, par exemple: innues, poétesses et, pour autant que je le sache, métisses. Mais je ne vais pas me mettre à critiquer leurs livres. Comme je l'ai déjà expliqué à Joséphine Bacon, je sais lire un peu de poésie, par-ci par-là, une page à la fois, deux, trois, je peux même me taper tout le recueil, pourquoi pas? Mais en parler? Une

chose que je sais: la bonne poésie résonne, dans le vide le plus souvent, et de ce vide nous avons parfois besoin.

Mais je voulais parler de ces deux jeunes poétesses à cause de Jovette et de Herman Niquay, et de la chef Spence et d'Eva Ottawa.

De Marie-Andrée Gill, je sais seulement qu'elle habite avec sa mini-tralée d'enfants dans un village tout blanc au bord du Saguenay, au bout d'un chemin pas déneigé en haut d'une grande côte. L'image des «*temps superposés*» est tirée de son recueil *Béante*. «*Nous sommes exotisme / Nous sommes millénaire*». Kanapé Fontaine, je l'ai vue au Salon du livre des Premières Nations, à Wendake, où on l'avait sommée de dire pourquoi elle écrivait. Sa réponse a pris la forme d'un couplet déclamé, rythmé, d'une étrange beauté, presque une mélodie. Je lui ai ensuite demandé si elle avait rédigé d'avance ce texte qui semblait récité, et elle m'a dit que non: elle avait laissé sa nature de slameuse prendre le dessus.

Toutes les deux vivent hors réserve et écrivent, sauf erreur, pour tenter d'accorder leur héritage amérindien aux exigences de la modernité. C'est plus intime chez Gill, plus hanté

par la tradition chez Kanapé Fontaine qui, de sa base rimouskoïse, continue de rêver les vieux territoires où elle marche dans les traces de Bacon: «*tu as appris le castor tu es le frère du caribou / tu as appris le tannage fier / des derniers vestiges territoriaux.*»

En terres poétiques

Terres, territoire: le beau problème, on y revient toujours. Herman Niquay, un activiste atikamek, va entreprendre dans quelques jours, au cœur de cet hiver indien qui s'annonce, une randonnée de 400 kilomètres en traîneau à chiens entre Waskaganish et Attawapiskat sur la Baie James. Je lui ai parlé à quelques reprises au téléphone, à l'époque où il voulait créer une réserve de biodiversité sur les bords du grand lac Kempt, près de Manawan. Un jeune monsieur sérieux et éloquent, qui m'impressionnait. Il était d'une nouvelle génération venue politiquement au monde avec la crise d'Oka et qui allait faire bouger les choses. Un thème récurrent de sa conversation était la corruption des conseils de bande. Lorsque l'apparente mauvaise gestion de ce paternaliste arrosage de millions qui sert à déculpabiliser collectivement le Canada est venu hanter la chef Theresa Spence, j'ai pensé à lui.

Eva Ottawa, elle aussi de Manawan, est allée faire son tour à l'île Victoria. Elle n'est rien de moins que la grande chef élue du Conseil de la nation atikamek, première femme à accéder à une responsabilité comparable dans toute l'histoire des Premières Nations du Québec et du Labrador. Réélue en 2010. Je l'avoue, je suis un fan lointain, je ne connais presque rien d'elle et trouve qu'idéalement, on ne devrait pas avoir à s'abonner à *L'Écho de La Tuque* pour commencer à entendre un peu plus parler d'Eva Ottawa.

Quatre femmes autochtones ont déclenché Idle No More dans l'Ouest. Deux Innues ont pris le relais au Québec. Le jeûne au bouillon de poisson: une autre femme. Peut-être que l'intuition de Jovette Marchessault était juste, que la lutte pour une Amérique plus proche de ses rougeoyantes origines et la cause des femmes sont plus profondément liées qu'on ne le pense

BÉANTE

Marie-Andrée Gill
La Peuplade
Chicoutimi, 2012, 87 pages

N'ENTRE PAS DANS MON ÂME AVEC TES CHAUSSURES

Natacha Kanapé Fontaine
Mémoire d'encrier
Montréal, 2012, 75 pages

Tendre l'oreille au tremblement de l'écriture

Nathalie Sarraute sur les planches du Prospero

LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY

«*C'est biiien... ça.*» La phrase paraît anodine. Elle est pourtant assassine sous la plume de Nathalie Sarraute, figure marquante du Nouveau Roman, dont le souffle tremblant est porté ces jours-ci sur la scène du Prospero par le Théâtre Galiléo. Cette rarissime incursion québécoise dans le théâtre sarrautien est d'autant plus intrigante que la pièce *Pour un oui ou pour un non* reste sans doute la plus éclatante mise en forme de sa conception des tropismes, ces mouvements intérieurs qui affleurent à notre conscience dans une longue suite enchevêtrée.

Loin de la pièce à thèse, cette œuvre a d'abord été créée pour la radio. Elle explore un nanomoment, celui où deux amis se brouillent, le second percevant dans le ton du premier une condescendance qu'il ne peut plus souffrir. Pas d'intrigue dans ce récit détaillé de la mise à mort d'une amitié.

Même le dialogue est factice, puisqu'il a définitivement quitté la surface des mots pour se coller aux mouvements intérieurs qu'ils suscitent. C'est le principe du gant retourné développé par l'écrivaine pour faire dire à ses personnages ce qu'ils ne diraient pas d'ordinaire.

Texte et sous-texte

Pour la comédienne Christiane Pasquier, qui assure la mise en scène de la pièce à l'invitation du Théâtre Galiléo, c'est là toute la force du théâtre sarrautien. «*Le souffle de Sarraute est très particulier, raconte celle qui en est à sa deuxième incursion dans l'univers de l'écrivaine française. Elle se cherche tout le temps, elle ajoute des mots, ne finit jamais ses phrases. C'est le tremblement de l'écriture qui a fait sa signature et qui lui a permis*



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Christiane Pasquier assure la mise en scène de la pièce interprétée par Vincent Magnat et Marc Béland.

de repousser les frontières du dicible pour exprimer la part d'inexprimable qui parsème notre discours.»

Dans cet univers strictement langagier, le temps s'étire pour laisser surgir les infimes frémissements qui se succèdent dans nos esprits tandis que nous échangeons, bougeons, rêvons, pensons. Du bonbon pour une femme de théâtre. «*Ce qui est si riche dans ce texte qui fait du sous-dialogue sa matière première, c'est qu'on peut le voir comme une mise en abyme de la création théâtrale. Bien sûr, au théâtre, on vient d'abord entendre des répliques, mais ce qu'on vient surtout vivre, c'est tout ce*

qui se trouve en dessous et fait surgir ces répliques-là.»

Sons et souffle

Or, dans le texte de Sarraute, toute la conversation a été évacuée au profit de la sous-conversation. Pour les acteurs engagés dans ce duel (Marc Béland et Vincent Magnat, l'idéateur de ce projet), il n'y a pas de marge de manœuvre. Le rythme, l'intonation, les silences comme la gestuelle doivent être réglés au quart de tour. «*C'est un texte qui est parsemé de pièges. Il faut suggérer sans trop appuyer. Éclairer sans tout révéler. C'est extrêmement complexe*», confirme Christiane Pasquier.

Elle-même admet qu'elle a mis du temps pour trouver sa propre rythmique. «*Lire Sarraute, c'est lire une suite d'émotions, écrites, étalées, qu'on est appelé à regarder sous différents angles. Le plus difficile comme lecteur, c'est de détecter le moment où un angle finit et où un autre commence. Il faut vraiment connaître son écriture, se glisser dans son esprit, se coller à son souffle pour le sentir.*»

A cet égard, *Pour un oui ou pour un non* incarne à merveille les rouages de cette machine langagière fine et complexe, estime Christiane Pasquier. Jusqu'à former un «*grand logodrame*» dans le

quel «*le langage joue le rôle du détonateur*» ou «*chaque parole est une action qui en amène une autre.*»

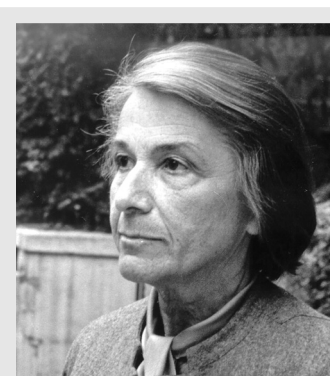
Le Devoir

POUR UN OUI OU POUR UN NOM

Mise en scène: Christiane Pasquier. Avec Marc Béland, Vincent Magnat, Julie St-Pierre et François Trudel. Au théâtre Prospero du 15 janvier au 9 février.

POUR UN OUI OU POUR UN NOM

Nathalie Sarraute
Gallimard
Paris, 2006, 144 pages

Russe de culture,
Française
d'écriture

Née en 1900 en Russie, morte en 1999 en France, Nathalie Sarraute se disait Russe de culture, mais Française d'écriture. Toute son œuvre s'est attachée à exprimer l'indicible à travers l'expression des mouvements intérieurs à l'origine de nos paroles, de nos gestes et de nos sentiments, infimes remous qu'elle nomme tropismes. En 1939, elle fait paraître un premier recueil de récits, *Tropismes*, justement, qui jette les bases de sa pensée, filon qu'elle fouillera sans relâche dans ses romans, essais et pièces de théâtre subséquents. Prolongement de ses œuvres romanesques, les pièces de Nathalie Sarraute sont souvent définies comme des «*logodrames*» dont le langage est à la fois le centre et le moteur. *Pour un oui ou pour un non* (1982) est sa sixième et dernière pièce. Son œuvre complète, publiée dans la Pléiade en 1996, montre une pionnière solitaire, assimilée un peu malgré elle au Nouveau Roman, dont elle n'a eu de cesse de prendre ses distances par la suite.

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Juan Gabriel Vásquez
au cœur des ténèbres
du passé colombien

CHRISTIAN DESMEULES

Le grand Conrad, l'auteur d'*Au cœur des ténèbres* et de *Lord Jim*, confiait un jour du début du XX^e siècle par lettre à un ami son plus récent désarroi d'écrivain. « Cette damnée chose de Nostromo me fait mourir. Tous mes souvenirs de l'Amérique centrale semblent m'échapper. Je n'ai fait que l'apercevoir il y a vingt-cinq ans — juste un coup d'œil. Ce n'est pas assez pour bâtir un roman dessus. »

Et pourtant, non seulement *Nostromo* a vu le jour, mais on le considère comme l'un des meilleurs titres de cet ancien capitaine au long cours de la marine marchande britannique.

Ce simple coup d'œil a aussi été suffisant à Juan Gabriel Vásquez, écrivain colombien né en 1973, pour puiser matière à son second titre, après *Les dénonciateurs* (Actes Sud, 2008).

Roman sur la naissance traumatique d'un nouveau pays de l'Amérique latine, mais aussi roman un peu alchimique plongeant aux sources de la création littéraire, *Histoire secrète du Costaguana*, qui reparait ces jours-ci en poche, est une époustouflante plongée narrative au cœur des ténèbres du Panama — né du dépeçage de la Grande Colombie en 1903. Brillantissime.

Histoire douloureuse

Avec *Le bruit des choses qui tombent*, le Colombien poursuit son exploration de l'histoire douloureuse, celle qui s'écrit à coups de « grande hache » et de machettes. Le roman a reçu en 2011 en Espagne le prix Alfaguara, l'un des plus prestigieux du monde hispanophone.

En 2009, tandis qu'un hipopotame vient de s'enfuir de l'ancien zoo de Pablo Escobar, le célèbre baron de la drogue qui était à la tête du cartel de Medellín, Antonio Yammara, se laisse rattraper par la crise de la quarantaine et se souvient.

Au milieu des années 90, alors qu'il était jeune professeur de droit à l'Université de Bogotà, amoureux et marié à l'une de ses étudiantes, il était sur le point de devenir père lorsque sa vie a basculé. Un habitué de la salle de billard

qu'il fréquentait a été battu sous ses yeux tandis qu'ils marchaient tranquillement dans les rues. Lui s'est pris une balle dans le ventre.

Il savait bien peu de choses au sujet de cet homme. Mais la brièveté de leur relation n'aura d'égale, dans l'absurde, que la « longévité de ses conséquences ».

Demi-vérités

Trois ans plus tard, tandis qu'il ne s'est jamais vraiment remis de cet accident, ni de corps ni d'esprit, la fille de la victime le contacte pour qu'il lui raconte ce qu'il sait au sujet de son père. Suivra une lente remontée à deux de la mémoire personnelle et collective. Les dé-

buts de la drogue et l'argent facile dans les années 70, la banalisation de la violence, l'insécurité croissante à Cali, à Medellín, à Bogotà. Les cartels, les ravages d'une guerre totale et sans nom.

Le bruit des choses qui tombent exhume avec finesse le territoire des mensonges et des demi-vérités d'un pays qui ploie depuis toujours sous les tensions. Et on pense à cette réflexion historique en forme de boutade de Faulkner: « *Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé.* »

Avec tout ça, Juan Gabriel Vásquez est en train de passer d'étoile montante de la scène littéraire latino-américaine à valeur sûre. « *Il est vrai que je suis colombien et que les Colombiens sont tous menteurs* », avoue quelque part le protagoniste d'*Histoire secrète du Costaguana*. Avouez-le, pour un romancier, c'est déjà partir avec une longueur d'avance.

Collaborateur
Le DevoirLE BRUIT DES CHOSSES
QUI TOMBENT

Juan Gabriel Vásquez
Traduit de l'espagnol (Colombie) par Isabelle Guignon
Seuil
Paris, 2012, 304 pages

HISTOIRE SECRÈTE DU
COSTAGUANA

Juan Gabriel Vásquez
Traduit de l'espagnol (Colombie) par Isabelle Guignon
Seuil
Paris, 2012, 330 pages

Éloge de la déambulation

Un roman entre confession, invention et évocation

GILLES ARCHAMBAULT

Il faut vraiment être porté sur la marche pour souhaiter sillonner Los Angeles *cum pedibus*. Will Self prétend l'avoir fait. Il a pour le moins inventé un personnage qui porte son nom et qui se livre à cette curieuse occupation. Rien d'étonnant à cela, puisqu'il s'agit d'un être obsédé par une maladie mentale. Sous-titré « *Souvenirs d'avant la chute* », le livre oscille constamment entre la confession et l'invention, entre l'évocation du passé et le brio du trait.

Will Self, on le sait, est un disciple de J. G. Ballard, grand écrivain anglais de romans de science-fiction et d'anticipation. Lui-même tenu pour être un des chefs de file de la littérature *british*, il manie l'humour avec une rare dextérité, jamais très loin de la dérision. Dans une interview récente, il confessait ne pas écrire pour d'éventuels lecteurs, mais par besoin. Sa franchise en la matière est désarmante et nous change de ces vedettes de l'écriture pour qui leurs « chers clients » sont prétexte à des calineries dictées par l'intérêt.

Cité de rêves

Le piéton de Hollywood est bien curieux. Par sa forme, pour commencer: il s'agit de trois *novellas*. La première, *Petit, petit*, nous permet de connaître, outre l'auteur, un artiste nain. La deuxième a donné son titre au roman et relate un séjour dans l'ancienne capitale du cinéma. La dernière, *Spurn Head*, aborde le thème de la maladie d'Alzheimer. Un roman, au final, attirant, robotatiff, souvent d'une drôlerie débridée. Raté, il l'est probablement.



JOE KLAMAR AGENCE FRANCE-PRESSE

Will Self nous entraîne dans un univers où la réalité bascule au profit d'un monde proposé par la fiction cinématographique.

Des trois textes qui le constituent, c'est la nouvelle éponyme qui paraît la plus faible. Pendant deux cents pages, Will Self nous entraîne dans un univers où la réalité bascule au profit d'un monde proposé par la fiction cinématographique. Dans cette hallucination, Orson Welles ou Salman Rushdie, Bret Easton Ellis ou James Bond ont plus de réalité que la réalité elle-même. L'imaginaire l'emporte sur tout le reste. C'est le règne de l'hypnose, la primauté de l'image sur la raison, du rêve contre ce qui tient lieu de réel. On est à la fois entraîné dans une folie obsessionnelle et lassé par des effets à répétition. On ne quitte cet Hollywood-là qu'avec regrets, toutefois, se disant qu'un peu de retenue dans le délire, pourtant si jubilatoire, n'aurait pas nui.

Dans la postface, Will Self évoque « *un livre si tordu, dé-cousu et mélancolique* ». Ce n'est certes pas moi qui lui donnerais tort. Mettant en exergue une citation de Gas-

ton Bachelard, « *La miniature est l'un des refuges de la grandeur* », il s'attache à Sherman, ami d'enfance, dont le nanisme le fascine. Sherman est devenu un artiste célèbre dans le monde entier. Quand l'auteur prétend l'emmener dans son attaché-case, on sait que l'humour devient pudeur et que c'est de l'irremplaçable valeur de l'amitié qu'il s'agit. Mais à la façon de Will Self, c'est-à-dire avec des effets de dérision matinés d'émotion.

Reste *Spurn Head*, de loin les plus troublantes pages du livre. Il y est question de la maladie d'Alzheimer, mais aussi et surtout de la solitude essentielle de l'être humain. « *En marchant à travers champs, par monts et par vaux, je restais profondément plongé dans mon propre solipsisme, avant de revenir à la solitude chronique, choisie, du métier d'écrivain.* » Cette allée si fragile, la mémoire, peut nous abandonner à tout

moment. Will Self le sait, lui qui a fréquenté l'univers des drogues dures. Il ignore pas que la fréquentation des précipices comporte des dangers. On est loin d'Hollywood et de ses paradis artificiels. C'est de la vie dont il est question, vous savez, celle qu'on peut perdre, la mort rôdant tout autour de soi.

Un étrange roman, ai-je écrit. J'ajouterais qu'il s'agit d'un livre à la fois pudique et irrévérencieux, maladroit et habile, verbeux et secret, drôle et triste. Il serait de ceux que l'on relirait par bribes afin de chercher une formulation qui nous aurait échappé, une délicatesse, quoi, qu'une lecture distraite nous aurait fait négliger.

Photographies

Je n'ai rien dit des photos que l'on trouve tout au long des pages du livre. Un apport non négligeable, une façon de nous rappeler que le rêve éveillé qu'est parfois la vie peut s'accompagner de preuves tangibles. J'aime bien qu'elles soient en noir et blanc, un peu comme les nombreux films que Self évoque.

Des critiques au fait de la littérature anglaise d'aujourd'hui affirment que ce *Le piéton de Hollywood* est un maillon un peu faiblard de l'œuvre de l'auteur. Attendons que paraisse la traduction d'*Umbrella*. Ce serait son meilleur. Mais, déjà, ce piéton est bien fréquentable.

Collaborateur
Le DevoirLE PIÉTON DE
HOLLYWOOD

Will Self
Traduit de l'anglais
par Francis Kerline
Éditions de l'Olivier
Paris, 2012, 411 pages

Une terre de lait
et de miel

SUZANNE GIGUÈRE

Imaginons la carte du monde dans cinquante ans. Comment nous apparaîtra le petit morceau de territoire coincé entre la Méditerranée, le Liban, la Syrie et l'Égypte, qualifié jadis de terre de lait et de miel, aujourd'hui le creuset d'un des conflits les plus après de la planète? *La maison au citronnier* est né des rencontres faites par le journaliste américain Sandy Tolan au cours des longues années qu'il a passées au Proche-Orient. Ce roman-document nous offre un des témoignages les plus émouvants publiés à ce jour sur le conflit israélo-palestinien.

La vieille maison de pierre avec un citronnier dans la cour dont il est question ici existe vraiment. Elle se trouve dans la ville de Ramla, entre Jérusalem et Tel-Aviv. C'est la maison où a grandi le Palestinien Bachir Khairi. En 1967, au moment où s'ouvre cette histoire vraie, Bachir, âgé de vingt-cinq ans, retourne voir la maison de son enfance, bâtie par son père, que lui et sa famille ont quittée précipitamment en 1948 lors de la première guerre israélo-arabe. Bachir est accueilli par Dalia Eshkenazi, une jeune juive israélienne d'origine bulgare dont la famille — qui a échappé aux déportations nazies — s'est installée dans la demeure que les Khairi venaient d'abandonner. Malgré tout ce qui les sépare, Dalia et Bachir vont nouer une amitié profonde et réaliser un projet commun: transformer la maison en jardin d'enfants et en centre de dialogue arabo-juif.

Souci de précision

Dans une note à la fin de son roman, Sandy Tolan ne garantit pas que chaque événement qu'il dépeint représente la vérité objective, le sujet traité reflétant deux histoires éminemment subjectives. « *Où existe-t-il, après tout, une terre où le même événement est qualifié par les uns de "guerre d'indépendance" et par les autres de "nakba" — la catastrophe?* » L'intérêt principal réside dans le souci de précision historique, comme en témoignent les soixante-dix pages de références détaillées et l'importante bibliographie.

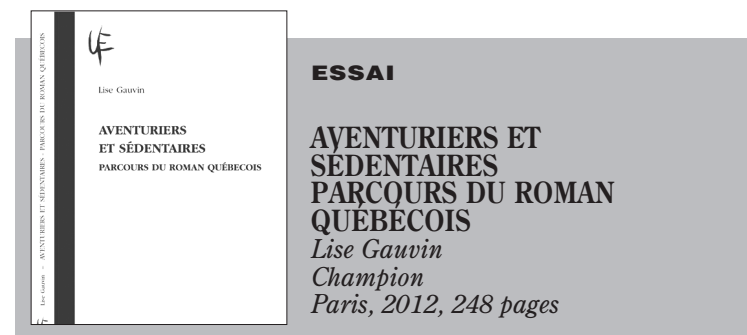
Aujourd'hui réunis dans un même livre, Juifs et Palestiniens le seront-ils demain? Sandy Tolan n'apporte pas de réponse, mais il contribue à la compréhension de leur histoire commune. Avec une rigueur remarquable et sans porter de jugement sur aucun des deux peuples.

Le livre sort en poche d'ici la fin janvier.

Collaboratrice
Le DevoirLA MAISON AU
CITRONNIER

Sandy Tolan
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christophe Magny
Flammarion
Paris, 2011, 432 pages

LA VITRINE



Qu'est-ce qu'un romancier québécois? Pour illustrer la complexité autant que l'étrangeté de la question, la critique Lise Gauvin cite le romancier Dany Laferrière, né en Haïti mais témoin extrême d'un Québec et d'un monde en mutation: « *Quand un japonais me lit, je deviens immédiatement un écrivain japonais.* » Qu'ils soient « nomades », comme Louis Hamelin (*Le joueur de flûte*) et Nicolas Dickner (*Nikolski*), ou « sédentaires », comme Jacques Ferron (*Lamélanchier*) et Francine Noël (*Maryse*), nos nombreux romanciers, dont Lise Gauvin dresse un panorama aussi séduisant que réfléchi, incarnent une évolution historique allant d'une conscience linguistique laborieuse et défensive jusqu'à l'expérience décomplexée de l'inventivité verbale. Le livre nous convainc qu'au lieu de s'opposer, l'aventure et l'enracinement se complètent en redéfinissant la littérature québécoise.

Michel Lapierre

Finalistes au
France-Québec

Les titres des sept romans finalistes au prix France-Québec 2013 ont été dévoilés cette semaine. Les éditions du Quartanier comptent deux poulaillers en lice, soit *Mayonnaise* d'Eric Plamondon et *Testament* de Vickie Gendreau, aux côtés de *Griffin-*

town (Alto) de Marie-Hélène Poitras, du *Jardin de ton enfance* (Leméac) de Francine Noël, de *Salut mon oncle!* (Triptyque) de Marie-Paule Villeneuve et d'*Un léger désir de rouge* (Septentrion) d'Hélène Lépine. Le lauréat sera connu en octobre. Il bénéficiera d'une bourse de 5000 euros et d'une tournée promotionnelle en France.

Le Devoir

Mario Mimeault
**L'EXODE
QUÉBÉCOIS**
1852-1925
Correspondance d'une famille
dispersée en Amérique
En librairie dès le 15 janvier 2013

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC



MARTIN BUREAU AGENCE FRANCE-PRESSE

Le bruit des choses qui tombent, de Juan Gabriel Vásquez, a reçu en 2011 en Espagne le prix Alfaguara, l'un des plus prestigieux du monde hispanophone.

ESSAIS

Du génie au pied de la pente douce



LOUIS CORNELIER

Quand je pense qu'on se cherche encore, au Québec, de grands romanciers et qu'on ne considère, comme candidats potentiels, que les écrivains, hormis Gabrielle Roy qui jouit d'un statut spécial, qui sont apparus après 1960, je me dis qu'on a la mémoire courte et la culture littéraire bien mince. À l'occasion de la parution d'*Humilité et profanation*, un essai du professeur Jacques Cardinal sur *Au pied de la pente douce*, j'ai relu ce roman de Roger Lemelin paru en 1944 d'abord aux éditions de l'Arbre, plus récemment repris chez Stanké. Ce fut un éblouissement.

Dès les premières lignes de sa première œuvre, Lemelin nous plonge dans un univers captivant, d'une richesse humaine inouïe. Œuvre touffue, au style bousculé, qui a la verve, l'énergie et l'insolence de la culture populaire d'avant sa dégénérescence commerciale, *Au pied de la pente douce*, comme *Les Plouffe* (1948, maintenant chez Stanké), est un grand roman, drôle, émouvant, sensible, subtil, d'une « prodigieuse vitalité », écrivait Gilles Marcotte, en 1958, en précisant qu'il s'agissait du « meilleur roman de Roger Lemelin ».

Or, constate aujourd'hui Jacques Cardinal, professeur de littérature à l'Université de Montréal, « l'œuvre de Roger Lemelin apparaît désormais plutôt délaissée par les chercheurs » et, aurait-il pu ajouter, par les lecteurs. Dans les manuels qui servent à l'enseignement de notre littérature dans les cégeps et dans les quelques ouvrages de référence qui présentent l'histoire de la littérature québécoise, on note bien, au passage, que Lemelin, avec *Au pied de la pente douce*, a fait arriver notre roman en ville et est un des deux pionniers, l'autre étant Gabrielle Roy, du réalisme urbain québécois, mais ça finit là. Lemelin, un vrai de vrai grand romancier? On a l'impression qu'il faudrait être un original pour le penser. Eh bien, je serai un original.

Une critique du catholicisme

Il faut croire que Jacques Cardinal aussi en est un puisque, après avoir consacré des ouvrages à Hubert Aquin, Philippe Aubert de Gaspé, Jacques Ferron et Michel Tremblay, il publie cette semaine *Humilité et profanation*, une bril-

lante analyse narratologique et sociocritique d'*Au pied de la pente douce*.

L'angle d'analyse de Cardinal, en tout cas, est manifestement original. La critique, écrit-il, a retenu du roman de Lemelin son aspect « peinture de mœurs » et son discours témoignant des changements qui touchent alors la collectivité québécoise « sur le plan économique et social ». Toutefois, n'a guère été abordée « la question de l'incidence du catholicisme sur cette œuvre, alors qu'il s'agit d'un discours éminemment structurant de notre identité collective ».

Cardinal veut donc montrer qu'*Au pied de la pente douce* se livre à une critique mordante du message catholique de l'époque. « Par sa critique de l'humilité chrétienne », écrit l'essayiste, « le roman rompt également avec le discours de l'obéissance, de la pauvreté édifiante, de la résignation devant l'ordre établi, annonçant de la sorte le discours émancipateur et conquérant des années soixante. » Et il fait cela, à mon avis, bien plus efficacement qu'un *Refus global* (1948, maintenant chez Typo), dont la postérité est pourtant plus glorieuse.

Au pied de la pente douce, rappelons-le, se déroule en 1937, dans le quartier ouvrier Saint-Sauveur, situé dans la basse-ville de Québec. Il met en vedette Denis Boucher, jeune employé de bureau ambitieux qui rêve de devenir écrivain, son ami Jean Colin, simple ouvrier dans une manufacture de chaussures, et Lise Lévesque, belle jeune fille « instruite » du quartier, dont les deux premiers sont amoureux. Autour d'eux s'agitent les membres de leurs familles, quatre prêtres et quelques paroissiens en quête de petits pouvoirs.



Scène du film *Les Plouffe*, de Gilles Carle, tiré d'un des grands romans de Roger Lemelin.

Denis Boucher, qui méprise « l'esprit de paroisse » et rêve de conquérir le monde, tout en demeurant englué dans une grandiloquence de pauvre, est l'envers du « jeune saint paroissial », un séminariste dévot, mort à 19 ans, dont les bigots du quartier souhaitent la canonisation. Ce personnage du « jeune saint » est inspiré, évidemment, par l'histoire vraie de Gérard Raymond, incarnation même de la piété humble, souffrante et mortifiante.

Ironie et compassion

Cardinal, grâce à une lecture très fine de l'œuvre, montre que Lemelin « profane » l'idéologie catholique de l'époque en présentant la vie paroissiale comme « dominée en partie par une rivalité entre faux dévots » et en dépeignant des prêtres frustrés et opportunistes, ainsi que des mères de famille aigries et mesquines. Cardinal insiste sur la portée ironique du portrait. Il est vrai, d'ailleurs, que le roman, selon Lemelin lui-même, fut mal reçu par le clergé.

Ma lecture diffère un peu de celle de Cardinal: je reconnais, évidemment, le caractère ironique de l'œuvre, mais j'y lis aussi un regard compatissant, peu relevé par l'essayiste. Les personnages de Lemelin ont des ridicules, mais sont aussi animés, dans certains cas, par un héroïsme de pauvre, dif-fus et déçu, par des chimères émouvantes que la misère nourrit et étouffe à la fois, que le romancier décrit avec une tendresse trouble.

Jean Colin, le soupissant éconduit par Lise qui n'aime que Denis, finira par mourir d'une blessure au genou causée par son empressement amoureux. Le récit de son agonie, absolument magnifique, prenant, profond, malgré



Roger Lemelin

PHOTOS TÉLÉ-QUÉBEC

le caractère pitoyable de la situation, est l'occasion pour le romancier d'en finir avec le culte de la sainteté souffrante. Les pages que consacre Cardinal à cet épisode sont éblouissantes. Lemelin, écrit-il, propose « une représentation de la souffrance, du corps malade, du sujet humilié, marqué notamment par une angoisse sans Dieu, une cruelle lucidité, un refus de la sublimation, une expérience dominée par l'immanence matérielle ou corporelle, un théâtre de la cruauté ordinaire et de la médiocrité, un martyre sans transcendance ni gloire, une solitude absolue, une mort-néant [...], une divagation où se mêlent clairvoyance, effroi et humour noir, un irrémédiable outrage à la dignité, même par-delà la mort. »

Ce livre de Jacques Cardinal, destiné aux littéraires avertis, est un brillant essai sur un grand roman québécois.

louisco@sympatico.ca

HUMILITÉ ET PROFANATION

Jacques Cardinal
Lévesque éditeur
Montréal, 2012, 202 pages
En librairie le 15 janvier

Montréal, roman du monde

MICHEL LAPIERRE

Créateurs de personnages, de lieux, d'ambiances, nos romanciers actuels sont nos géographes les plus pénétrants. Pierre-Mathieu Le Bel illustre dans son essai *Montréal et la métropolisation* en décalant à travers des œuvres, comme *Nikolski* (Alto, 2005) de Nicolas Dickner et *La logeuse* (Marchand de feuilles, 2006) d'Éric Dupont, l'émergence urbaine d'une nouvelle identité québécoise où cosmopolitisme, errance et enracinement convergent et s'entremêlent.

Cette « géographie romanesque » que le chercheur, né en 1975 et rattaché à l'Université du Québec à Montréal, met en évidence, il a la justesse d'en sentir la présence déjà dans *Valium* (XYZ, 2000) de Christian Mistril. Ce roman ne constitue-t-il pas l'une des premières célébrations du Montréal nocturne d'aujourd'hui, reflet de la violence poétique de la marginalité au cœur d'une métropole à la fois

agrandie et dévorée par la mondialisation?

Un personnage de *Valium* salue « Montréal et ses mondes », cette ville « aérée et aérienne » avec ses « tours de gloire ». Mistril se livre à l'exploration romanesque de la nuit métropolitaine, qui, dans la clandestinité, contient en miniature, grâce à la migration internationale, à la libéralisation planétaire des mar-

L'essayiste synthétise on ne peut mieux la situation: «Montréal participe de l'ailleurs et l'ailleurs participe de Montréal.»

chés et au cyberspace, les derniers secrets du bout du monde que le récit va même associer à notre intimité sexuelle.

Le Bel rapproche cette recherche aventureuse de « la métaphore de la piraterie » que Dickner emploie dans *Nikolski* pour déchiffrer les repères identitaires et tenter désespé-

rément de les concilier avec le nomadisme. Le roman met en scène Joyce Doucette, adolescente de la Côte-Nord qui, en fugue à Montréal, suit « la vocation flibustière » de ses ancêtres acadiens.

Réécriture de l'histoire

Comme elle, le jeune Noah Riel, fils des Prairies canadiennes échoué dans la même ville, est hanté par les Amériques et par l'errance que suppose leur immensité, leur héritage autochtone, leur multiculturalisme. L'essayiste synthétise on ne peut mieux la situation: « Montréal participe de l'ailleurs et l'ailleurs participe de Montréal. »

Cette constante fait de la métropole le laboratoire de la mutation du Québec au rythme de l'évolution mondiale et de la réécriture de l'histoire. Le Bel la discerne dans une cinquantaine d'autres romans québécois publiés dans les années 2000.

Dans *La logeuse*, de Dupont, l'héroïne, Gaspésienne installée à Montréal, se lie avec Perdita, venue, elle, d'une contrée imaginaire dont la devise est « Joublie » et qui se méfie d'« une prétendue mémoire collective pleine de dangers et porteuse de conflits ». Néanmoins, grâce à l'héritage que lui laisse sa logeuse montréalaise, indépendantiste qui incarnait la mémoire suspecte du Québec, elle contribue à l'achat d'une éolienne pour le progrès harmonieux de son village natal en Gaspésie.

Par l'attraction unificatrice de Montréal, l'influence du scepticisme politique d'une Perdita s'accorde, comme si de rien n'était, avec l'enracinement québécois.

Collaborateur
Le Devoir

MONTRÉAL ET LA METROPOLISATION

Pierre-Mathieu Le Bel
Triptyque
Montréal, 2012, 220 pages

LA VITRINE



Histoire de la célébrité
Les trompettes de la renommée

ESSAI HISTORIQUE

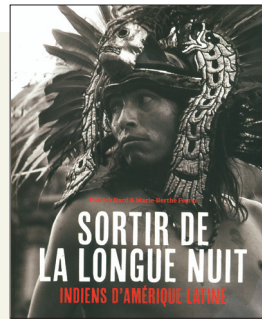
HISTOIRE DE LA CÉLÉBRITÉ

LES TROMPETTES DE LA RENOMMÉE

Georges Minois
Éditions Perrin
Paris, 2012, 460 pages

Pourquoi et comment devient-on célèbre? Plonger dans cette foisonnante *Histoire de la célébrité*, du prolifique historien Georges Minois, c'est aborder d'originale manière l'évolution socioculturelle de l'Occident. Multiples sont les chemins qui mènent à la renommée: Alcibiade conquiert la célébrité par le scandale, les saints du Moyen Âge par la canonisation, Einstein par la découverte de la relativité. Des héros idéalisés parsèment les manuels scolaires, sans oublier les mouvements nationaux, qui ont souvent cherché les figures charismatiques. Artistes, historiens et journalistes ont parfois critiqué la notion même de célébrité; ils ont aussi vanté la gloire des gens illustres. À l'époque du star-système, dans une société du paraître et de l'hypermédiatisation, la célébrité s'apparenterait désormais à une coquille vide, consommable et jetable, conclut Minois avec justesse. Au fond, la quête de renommée constitue peut-être, depuis toujours, le dernier refuge de l'être devant la fascination du néant.

Sébastien Vincent



BEAU LIVRE

SORTIR DE LA LONGUE NUIT

INDIENS D'AMÉRIQUE LATINE

Patrick Bard et Marie-Berthe Ferrer
Albin Michel
Paris, 2012, 208 pages

Il faut du temps pour voir le monde, ses grandeurs et ses misères. Les photojournalistes Patrick Bard et Marie-Berthe Ferrer ont ainsi mis vingt ans pour documenter l'imposante présence autochtone en Amérique latine, ses espoirs, ses défaites, ses combats, sa culture. Dans chaque pays visité, de l'Argentine aux États-Unis, le couple a pris le temps d'écouter, de comprendre, de regarder. Des Mixtèques et des Zapotèques d'Oaxaca, au Mexique, on apprend la lutte pour préserver les sites archéologiques sacrés des mains des entrepreneurs privés. Des Wayanas et des Tekos de la Guyane française, on découvre les problèmes de contamination de l'eau pour cause d'orpaillage illégal. On découvre aussi le combat des femmes guatémaltèques pour la reconnaissance des traumatismes liés aux sévices sexuels subis durant le génocide maya. Tant de combats, tant d'enjeux. Pour qui veut comprendre les autochtones de l'Amérique latine, ce livre est à la fois un repère, un guide et un objet d'art.

Caroline Montpetit

Stiglitz et le non-sens de l'inégalité

MICHEL LAPIERRE

Les tenants d'Occupy Wall Street et les indignés de par le monde ne se réclamaient d'aucun mentor. Auraient-ils enfin trouvé celui-ci en Joseph E. Stiglitz? Le slogan « Nous sommes les 99% » s'inspirait déjà de lui. L'économiste américain l'étoffe remarquablement dans son essai *Le prix de l'inégalité*.

Né en 1943, économiste en chef de la Banque mondiale et prix Nobel 2001 de sa discipline, Stiglitz ne se limite pas à scruter les États-Unis. Mais il souligne que « le niveau d'inégalité » de la première puissance du globe « est le plus élevé des pays industriels avancés ». Il n'hésite pas à rapprocher le déséquilibre américain de celui de « sociétés disfonctionnelles » comme l'Ouganda

ou les Philippines. Car chez l'oncle Sam, « le 1% des ménages le plus riche a 225 fois la fortune de l'Américain ordinaire », rapport qui a presque doublé depuis 1983.

L'économiste attribue en particulier l'inégalité sociale de son pays et d'ailleurs à ce qu'il appelle « la recherche de rentes », ces « moyens par lesquels notre mécanisme politique actuel aide les riches à nos dépens à tous ». Il songe aux transferts et aux subventions de l'État au privé, aux lois diminuant la concurrence et permettant aux entreprises de profiter les unes des autres ou de décharger leurs coûts sur la société.

Abus criants dans le secteur des ressources naturelles du Moyen-Orient, de l'Afrique, de l'Amérique latine et même du Canada (pensons pétrole

ou sables bitumineux), les ruses s'affinent aussi, par exemple en communications. Stiglitz mentionne Carlos Slim, l'un des hommes les plus riches du monde: « Puisqu'il domine le secteur du téléphone au Mexique, Slim peut imposer des tarifs plusieurs fois supérieurs à ceux des marchés concurrentiels. »

Cercle vicieux

Dans nombre de pays, comme l'affirme l'économiste avec mordant, « l'aide sociale » que le gouvernement dispense aux entreprises dépasse beaucoup celle qu'il fournit aux démunis. Il arrive même que les autorités ferment les yeux sur les banques qui prennent un gros intérêt sur le crédit offert aux défavorisés. Stiglitz cite le cas, en Inde, du microcrédit destiné aux paysans, système

détourné de sa vocation humanitaire.

Comme quoi, dans le cercle vicieux du capitalisme, l'argent des pauvres profite souvent aux riches. L'aggravation de l'inégalité, que les politiciens ne semblent pas prêts à réduire en faisant payer les nantis, ne peut que provoquer des conflits sociaux qui nuisent finalement à la prospérité de tous. Avant d'être une impasse morale, l'inégalité est un non-sens économique. Derrière l'analyse froide de Stiglitz se cache, pour les indignés, un cri d'espoir.

Collaborateur
Le Devoir

LE PRIX DE L'INÉGALITÉ

Joseph E. Stiglitz
Les Liens qui libèrent
Paris, 2012, 512 pages